

ODÉON

THÉÂTRE

DE L'EUROPE

direction
Stéphane Braunschweig

JOURS DE JOIE

d'Arne Lygre

Mise en scène et scénographie
de Stéphane Braunschweig

Création



JOURS DE JOIE

texte

d'**Arne Lygre**

Mise en scène et scénographie

Stéphane Braunschweig

16 septembre – 14 octobre
durée 2h20

avant-premières
les 14 et 15 septembre

Odéon 6e
Odéon-Théâtre de l'Europe

Création

avec

Virginie Colemyn

Cécile Coustillac

Alexandre Pallu

Pierric Plathier

Lamy Regragui Muzio

Chloé Réjon

Grégoire Tachnakian

Jean-Philippe Vidal

traduction française

Stéphane Braunschweig

Astrid Schenka

collaboration artistique

Anne-Françoise Benhamou

collaboration à la scénographie

Alexandre de Dardel

costumes

Thibault Vancraenenbroeck

lumière

Marion Hewlett

son

Xavier Jacquot

assistante à la mise en scène

Clémentine Vignais

production Odéon-Théâtre de l'Europe

avec le soutien du Cercle de l'Odéon

Jours de joie, d'Arne Lygre, traduction du norvégien par Stéphane Braunschweig et Astrid Schenka, est publié à L'Arche éditeur

Photos Jours de Joie septembre 2022 © Simon Gosselin

Après *Nous pour un moment*, Stéphane Braunschweig poursuit son compagnonnage artistique avec l'auteur norvégien et monte sa dernière œuvre, créée à Oslo avec un grand succès en 2021. Laconique, incisif, ludique aussi, Arne Lygre se livre pièce après pièce à une exploration aiguë de l'état contemporain de nos relations.

Ici, une famille se retrouve : une mère, ses deux enfants adultes. Pour ce "jour de joie", la mère a choisi un lieu serein, un peu à l'écart, un banc en contrebas d'un cimetière. Leur réunion est vite troublée par d'autres personnages, venus au même endroit pour se parler. Ils apportent avec eux leur monde familial, conjugal, leurs discordes...

Sous l'apparente banalité des vies, Lygre fait entendre l'intensité des aspirations ou des hantises humaines : désirer, espérer, haïr, dévorer, abandonner, rester, partir...

Ultrasensible, l'écriture se déplace sans cesse : elle opère parfois par la distance, parfois par l'humour, puis nous replonge au cœur vif des émotions. Être aimé, est-ce une grâce ou un danger ? Rompre : un salut, une violence ? Un personnage opte. Il décide de disparaître. Quelques temps plus tard, un autre jour de joie : une petite fête chez son ex-compagnon, qui a choisi de tourner la page. D'autres veulent au contraire retrouver le disparu. Lygre n'arbitre pas.

Pour le metteur en scène et son équipe d'acteurs, cette écriture vibrante est un enjeu théâtral à la mesure de notre époque, de son rapport à la solitude, de son rêve de "nous". Jouer Lygre, c'est questionner par le théâtre ce qui, aujourd'hui, fait lien.



Synopsis

Extérieur Jour

Un endroit à l'écart. Le bord d'une rivière en contrebas d'un cimetière et d'une église. Une mère et sa fille sont assises sur un banc. Elles attendent Aksle, le frère jumeau de la fille qui est visiblement en retard. La fille arrive de l'étranger où elle vit depuis des années. Des années qu'elle n'a pas revu sa mère et son frère. La mère a tenu à réunir ses enfants pour leur montrer cet endroit qui l'apaise et où elle aimerait reposer plus tard. La mère et la fille échangent sur leurs mariages respectifs, sur leur relation, sur leur éloignement. La mère reconnaît qu'elle ne supporte pas son gendre et qu'elle espère qu'ils n'auront pas d'enfant. La fille annonce qu'elle ne peut pas en avoir. La mère parle de son amour pour ses enfants et son mari. La fille dit la chance d'avoir eu de tels parents. Jour de joie. Elles se mettent à chanter ensemble. La fille dit que son frère lui manque. Elles échangent sur le manque. La mère évoque ses nombreuses fausses couches avant de réussir à tomber enceinte des jumeaux, la joie de leur naissance et concomitamment la peur viscérale de les perdre. La fragilité de l'existence.



Un voisin arrive. Il espérait ne trouver personne ici, dans cet endroit à l'écart. La conversation s'engage malgré tout. Le voisin explique que c'est lui qui a descendu le banc depuis l'église jusqu'au bord de la rivière. Et qu'il a rendez-vous avec une femme.

Son ex-femme en fait. Il lui a donné un dernier rendez-vous ici. Elle arrive et leur conversation, à l'écart de la mère et de sa fille, est d'emblée tendue. Elle l'aime encore et lui n'a jamais aimé une femme autant qu'elle, mais la jalousie l'a trop torturé et c'est fini maintenant. Elle lui annonce subitement qu'elle attend un enfant. De lui. Il répond qu'il n'en veut pas. Elle s'étonne qu'il ait tellement changé, elle lui reproche de n'être plus le même homme. Il part fâché.

La mère et sa fille, restées à distance, s'interrogent sur la nature de la relation du voisin avec cette femme. La fille affirme que le monde est coupé en deux : il y a « ceux d'en haut » et « ceux d'en bas ». La mère refuse cette façon de voir les choses.

L'ex-femme décide de rester là, en attendant que son ex-mari se décide à revenir. Elle se joint aux deux femmes sur le banc. Elle raconte que son ex-mari s'est durci et qu'il n'a même pas été sensible au fait qu'elle attende un enfant de lui. C'est une parole malencontreuse prononcée dans l'ivresse qui a provoqué leur séparation, pas un acte. La fille pense que l'ex-mari ne reviendra pas. La mère pense qu'il devrait passer par-dessus tout ça. L'ex-femme se met à pleurer.

Une veuve et les deux fils de son mari arrivent pour chercher un emplacement pour l'enterrer. Ils remarquent la femme qui pleure sur le banc et imaginent qu'elle est aussi en deuil. L'un des deux frères s'agace de devoir s'occuper d'un père qui lui était indifférent. L'autre frère lui demande de prendre sur lui. Les trois arrivants se joignent aux trois autres sur le banc.

Tous devisent sur l'endroit paisible où il se trouvent. Le frère rappelle que c'est dans cette église qu'il a rencontré, à l'occasion de leur confirmation commune, la future seconde femme de son père. Il n'a jamais été amoureux d'elle, car il aime les garçons. Ce qu'il n'a jamais avoué à son père. La soeur explique que son jumeau le leur a avoué dès qu'il l'a su. L'autre frère insinue que la veuve, bien plus jeune que son père, a pu l'aimer pour son argent. La veuve répond que l'argent est indissociable de la personne. Que ça compte. Le voisin réapparaît. Lui et son ex-femme s'expliquent devant les autres. Elle lui demande de lui pardonner.

Aksle apparaît. Il s'apprête à demander pardon pour son retard et à annoncer qu'il va « disparaître ».

La mère se réjouit de l'arrivée de son fils. Jour de joie en perspective. La fille s'inquiète de l'attitude hésitante de son frère. La conversation s'engage entre les trois familles sur la mort, la vie, la maternité, la paternité. Aksle finit par annoncer qu'il va disparaître. La mère demande aux autres de partir. Aksle évoque le besoin de repartir à zéro, de couper les liens. Sa soeur réagit mal, tandis que leur mère accepte le « projet » de son fils. Il dit qu'il n'a pas encore prévenu David, son compagnon, mais qu'il le fera une fois en route. La soeur exprime sa peur, la mère essaie de se rassurer. Aksle promet de ne pas mourir. Et sort.

La mère et la fille restent seules, avec leur angoisse.

Aksle de son côté pense qu'il va peut-être mourir et se rassure en se disant que ce n'est pas une disparition de ce genre, « une disparition qui finit mal ».



Intérieur nuit

Quelques semaines plus tard. David, seul chez lui, souffre de la disparition de Aksle et veut l'effacer de ses pensées.

La mère d'Aksle arrive. Ils essaient ensemble de comprendre ce qui s'est passé. Elle veut croire que tout rentrera dans l'ordre, que tout finira bien. David est beaucoup plus pessimiste.



La sœur de David sort de la salle de bain. Elle s'excuse de déranger, mais David lui dit de rester, qu'il y aura une petite fête ce soir, que d'autres vont venir, peut-être la voisine du dessous avec laquelle Aksle avait sympathisé. La conversation se focalise de nouveau sur Aksle, sur les raisons de son départ (« pour nous protéger de lui-même », suggère la sœur). Ils essaient aussi de s'imaginer ce qu'il fait, là maintenant, ailleurs. Est-ce qu'il travaille ? Est-ce qu'il a fait une nouvelle rencontre ? La mère assure à David qu'Aksle l'aime encore, mais celui-ci ne veut plus l'aimer, il faut que tout soit fini.

La voisine arrive, accompagnée de son tout nouvel amoureux, un veuf. L'homme exprime le bonheur de leur rencontre... à l'enterrement de sa femme ! De nouveau il est question de savoir si Aksle reviendra un jour, David n'y croit pas. David annonce que Aksle a abandonné sa voiture sur un parking. La mère lui reproche de ne pas lui avoir dit ça tout de suite. Mais elle ne veut pas en tirer de signification. Même s'il ne retournerait jamais chez David, elle est persuadée qu'il lui reviendra à elle.

Deux femmes qui ont perdu leur mère et l'ex-mari de l'une d'elles se joignent à la petite soirée. Ils disent tous qu'on se sent bien, qu'on se sent chez soi chez David. En fait, c'est l'anniversaire de David. La mère d'Aksle décide de partir. La sœur de David se propose de l'accompagner car elle a rendez-vous avec un homme. David essaie de la retenir en annonçant que leur mère va bientôt arriver. La sœur reconnaît que le rendez-vous n'est peut-être qu'un prétexte pour ne pas la voir. Une des orphelines de mère (pas celle dont l'ex-mari est là) dit que sa mère lui manque et combien la bande d'amis qu'ils forment tous ensemble lui a permis de tenir le coup. L'autre orpheline dit qu'elle n'avait pas pu venir à l'enterrement, car ça lui rappelait trop la mort de sa propre mère. Ils parlent tous ensemble de ce qu'est l'amitié.

La mère de David arrive. Elle est agitée et contrariée par la présence de tant de monde. Elle annonce qu'elle a quitté son mari qui la trompe avec sa meilleure amie. Mais qu'elle va se battre pour le récupérer. Et qu'elle compte s'installer chez son fils quelque temps. Elle demande qu'on la laisse seule avec lui. Les autres s'en vont. David lui rappelle qu'il lui avait déjà suggéré qu'il pourrait y avoir quelque chose entre son mari et sa meilleure amie. Mais qu'elle n'avait pas voulu l'entendre. Maintenant qu'ils sont tous deux seuls, David propose qu'on ne parle plus de ceux qui les ont quittés. Surtout que David hait son père. Elle dit qu'elle veut que David se réconcilie avec son père, et qu'elle veut être capable de pardonner celui-ci. David dit qu'il ne se sent pas assez fort pour pardonner à Aksle. La mère se met à chanter. David en est heureux. Jour de joie.

Entretien avec Stéphane Braunschweig

Anne-Françoise Benhamou – Depuis 2011, tu as régulièrement créé des pièces d'Arne Lygre en France. *Jours de joie* est ta cinquième mise en scène de son oeuvre. Comment cette fidélité à un écrivain norvégien de ta génération s'est-elle nouée?

Stéphane Braunschweig – Mon premier contact avec l'oeuvre d'Arne Lygre remonte à la mise en scène d'*Homme sans but* par Claude Régy, dans une traduction de Terje Sinding, en 2007. La pièce m'avait beaucoup intéressé. En 2011, dans le cadre du "Groupe de lecteurs" de La Colline – théâtre national, dont j'étais alors le directeur, nous avons lu en tapuscrit plusieurs textes assez passionnants de Lygre, et longuement débattu à leur propos. Je suis alors entré en contact avec l'auteur. Il était en train d'écrire *Je disparaïs*, dont il m'a envoyé une version de travail traduite par lui en anglais. J'ai décidé de monter la pièce en grande salle avant même qu'il ne l'achève. La même année, j'ai choisi de mettre en scène à Düsseldorf, où j'avais été invité, *Tage Unter* (Jours souterrains), une pièce plus ancienne, que Jacques Vincey venait de créer en France. Cette production allemande a ensuite été présentée, surtitrée, à La Colline. Ces deux spectacles ont été le point de départ, entre Arne et moi, d'un dialogue qui s'est développé jusqu'à aujourd'hui de façon de plus en plus étroite – d'autant plus qu'à partir de *Rien de moi*, que j'ai mis en scène en 2014 dans la petite salle de La Colline, je suis devenu aussi son traducteur, en collaboration avec Astrid Schenka. Lorsque je suis arrivé à l'Odéon, je voulais poursuivre ce compagnonnage artistique si important pour moi, cette aventure exceptionnelle, pour un metteur en scène, de la création d'une oeuvre dramatique quasiment au fur et à mesure de son écriture. Nous avons présenté *Nous pour un moment* à Berthier en 2019; et nous créons aujourd'hui, *Jours de joie*, la plus récente pièce de Lygre, qui a reçu à Oslo un accueil enthousiaste lors de sa création, dans une mise en scène de Johannes Holmen Dahl, en janvier 2022.

A.-F. B. – Qu'apporte cette fréquentation au long cours d'une écriture?

S. B. – Une des choses qui m'intéressent beaucoup chez Lygre, et que je trouve très stimulante pour notre travail, c'est qu'il cherche à se déplacer à chaque nouvelle pièce, souvent en modifiant délibérément le principe formel de son écriture, ses règles du jeu – ses textes ont toujours quelque chose de ludique. Mais la singularité de *Jours de joie* tient aussi à d'autres raisons. La pièce résulte d'une commande du Norske Teatret, à Oslo: pour la première fois, Lygre savait en l'écrivant qu'elle serait mise en scène sur un grand plateau.

La perspective d'une grande salle lui a permis de recourir à une distribution plus nombreuse. Jusque-là, il avait surtout écrit du théâtre de chambre, avec une majorité de scènes à deux ou trois personnages. Il n'y a guère que moi qui l'aie monté sur des grands plateaux. Car ce qui m'attache à cette oeuvre est aussi qu'elle m'a toujours beaucoup inspiré sur le plan scénographique. Bien que ses pièces placent en leur centre l'intimité des relations, je ressentais le besoin de les situer dans des espaces plus grands, plus métaphoriques, que celui d'un théâtre de chambre.

A.-F. B. – *Jours de joie*, qui nous place en effet au coeur de relations familiales, conjugales, amoureuses, amicales, est une pièce beaucoup plus "chorale" que les précédentes. Elle met en scène seize personnages, joués par huit acteurs – chacun ayant deux rôles. De multiples façons, la pièce crée des résonances entre des personnages très différents, des harmoniques surprenantes entre des histoires au départ sans rapport...

S. B. – C'est une choralité paradoxale. Chacun est entièrement dans son univers, mais cela n'empêche pas que se produisent des points de rencontre. Et alors, tout à coup, même avec leur part de solitude, ces individus forment un monde, un paysage. Au point de départ il y a un lieu – un lieu calme, en extérieur, un peu à l'écart du monde, qui devient celui d'une rencontre improbable entre trois groupes de personnes qui ne se connaissent pas, mais vont se mettre à parler ensemble, de manière étrangement ouverte.

À l'inverse, dans une seconde partie en intérieur, les huit nouveaux personnages qui apparaissent sont déjà liés par une histoire commune, même s'ils n'ont pas tous entre eux le même degré d'intimité. Là aussi la parole circule, mais avec peut-être plus de non-dits et de dénis que dans la première partie. Ce qui est passionnant, c'est la façon dont Lygre construit ces deux parties en miroir et organise un jeu d'échos thématiques entre elles, des phrases entières passant d'un personnage à l'autre, donnant cette impression toute tchekhovienne que ces voix sont poreuses les unes aux autres.

A-F. B. – Même si ses pièces diffèrent formellement, même si elles tressent des multiplicités d'histoires, l'oeuvre a aussi une très forte unité. L'oeuvre de Lygre a ses thèmes de prédilection, comment les décrirais-tu?

S. B. – À travers ses personnages, son théâtre porte une inquiétude très contemporaine par rapport à la fragilité de la vie, à l'instabilité des existences, aux places qu'on peut trouver – ou perdre – dans la société, dans sa famille, dans un couple. Ce monde de la fluidité, de l'instabilité, avec toute l'angoisse qu'il peut provoquer, est son terrain privilégié. Pour nous y entraîner, il a souvent mis ses personnages dans des situations extrêmes: une noyade, un accident, un viol... Ces scénarios sombres surgissent en quelque sorte comme des radicalisations de nos angoisses courantes. Dans *Jours de joie*, il y a beaucoup moins de situations exacerbées, de personnages qui ont un grain de folie. Ce sont cette fois des gens plus normaux, qui vivent des événements relativement banals: une rupture de couple, un deuil compliqué au sein d'une famille recomposée, une mère qui réunit ses enfants adultes dont l'une vit éloignée de ses parents. Il y a tout de même une situation anormale, étrange, au milieu de la pièce: un personnage annonce à ses proches sa décision de "disparaître". Il ne s'explique pas, et on ne sait pas ce qu'il veut faire, si cette disparition programmée est inquiétante ou pas. On pourrait penser qu'il va mourir, peut-être se suicider, mais il affirme le contraire, qu'en "coupant les liens" il veut en quelque sorte renaître. L'événement central de la pièce nous jette, ainsi que les autres personnages, dans une totale incertitude.

A-F. B. – Cette ambivalence quant aux liens est un des leitmotiv du théâtre de Lygre. En 2006, lors de la création en France de *Maman et moi et les hommes* (1998), il déclarait à Tanguy Viel: "Quelquefois tout est possible dans la vie. Mais, dans cette pièce, c'est la crainte du changement, en un sens, qui empêche les personnages de s'en sortir, et quand ils s'en vont, c'est trop tard. La pièce est construite autour des forces de ces relations qui font tenir ces gens ensemble, les obligent à se tenir ensemble." Les titres un peu énigmatiques de ses oeuvres ultérieures expriment eux aussi cette ambivalence, cette inquiétude: *Je disparaïs, Rien de moi, Nous pour un moment...* Mais cette fois, le titre a une résonance bien plus positive. Comment l'entendre?

S. B. – Ce titre que nous avons rendu en français par *Jours de joie* n'est pas la traduction exacte du norvégien. La formule de Lygre est difficile à traduire; en anglais c'est *Time for Joy* – un temps pour la joie, du temps pour la joie, ou quelque chose comme: que la joie arrive... Ce titre porte une sorte d'injonction: il est temps d'être joyeux. Même si Lygre a conçu le projet de cette pièce avant la pandémie de covid, il l'a terminée pendant... Elle est importante, dans un monde de plus en plus dur, cette question: comment être dans la joie? Bien sûr, quand on découvre un tel titre, et qu'on connaît l'oeuvre de Lygre, on ne peut s'empêcher de penser que ça doit être un peu ironique. Mais pas seulement: c'est comme s'il s'était mis dans l'idée d'écrire une comédie. Il y a de la part des personnages quelque chose d'un peu volontaire, comme si l'on disait: aujourd'hui, on va vivre un moment de joie – ce qui peut tout de suite nous faire nous demander ce que ça cache...! Dans cette pièce, tout le monde semble vouloir regarder le verre à moitié plein, et non le verre à moitié vide. Mais Lygre n'est pas complètement naïf, et derrière cette quête il y a aussi des gouffres qui peuvent s'ouvrir à tout moment.

A.-F. B. – Quand tu parles de comédie, il ne s'agit pas d'un genre, mais plutôt d'un point de vue sur le monde.

S. B. – Comme dans *Le Conte d'hiver* de Shakespeare, une pièce en deux versants, un tragique et un comique, la question est un peu de savoir si l'on met plutôt l'accent sur la pulsion de vie ou sur la pulsion de mort. Jours de joie questionne au fond notre aptitude au bonheur. Certains personnages se situent, sans forcément y parvenir d'ailleurs, du côté de la vie, face à d'autres qui sont animés par une certaine destructivité. Mais celle-ci n'est pas non plus toute négative: ce personnage qui disparaît, c'est sans doute qu'il n'est pas bien où il est, mais cette force de destruction peut aussi le ramener dans la vie, ramener de la vie. Ce qui importe dans cette disparition, c'est l'acte qu'elle pose, les conséquences de cet acte sur les autres, et non l'enquête rétrospective sur ses motivations. Même dans les pièces antérieures, plus sombres, parfois pleines de situations tragiques ou mélodramatiques, j'ai toujours eu la sensation d'une énergie positive dans l'écriture de Lygre. Une positivité qui me paraît liée à sa croyance très forte dans le pouvoir du langage, dans la capacité des mots à créer la réalité, et à la modifier: je trouve qu'il y a là quelque chose d'encourageant.

Regarder sur la scène ces gens qui se parlent vraiment, qui communiquent assez profondément, c'est une joie – une vraie joie de théâtre!



Arne Lygre

Dramaturge et romancier, Arne Lygre est l'auteur d'une douzaine de pièces traduites dans une vingtaine de langues. Son oeuvre a été récompensée en Norvège par de nombreux prix.

Né à Bergen en 1968, d'abord attiré par le métier d'acteur, il commence à écrire pour le théâtre à l'âge de vingt-cinq ans. *Maman et moi et les hommes*, créée à Stavanger en 1998, le fait connaître dans son pays. La pièce paraît en français dès 2000, dans une traduction de Terje Sinding – premier passeur de l'oeuvre en France. Elle est créée en 2006 par François Chevallier. Mais c'est la mise en scène d'*Homme sans but* par Claude Régy, en 2007 aux Ateliers Berthier, dans une traduction de Terje Sinding, qui inscrit durablement l'auteur dans le paysage théâtral français. Le texte et le spectacle éveillent l'attention de plusieurs metteurs en scène, dont Jacques Vincey, qui créera *Jours souterrains*, et Jean-Philippe Vidal, qui reprendra *Maman et moi et les hommes*, l'un et l'autre en 2011. C'est également par *Homme sans but* que Stéphane Braunschweig rencontre l'écriture de Lygre. Quelques années plus tard, alors qu'il dirige La Colline – théâtre national, il découvre plusieurs autres pièces de lui en tapuscrit au sein du "Groupe de lecteurs" du théâtre, où ces textes sont longuement discutés. Il décide de faire en grande salle la création mondiale de *Je disparaïs*, dans une traduction d'Éloi Recoing, en 2011, puis en 2014, de présenter *Rien de moi*, qu'il co-traduit cette fois avec Astrid Schenka. Il signe aussi en 2011 la création allemande de *Jours souterrains* (Tage Unter), à Düsseldorf et à Berlin. À l'Odéon, il poursuit son compagnonnage artistique avec l'auteur, en mettant en scène *Nous pour un moment* en 2019, et *Jours de joie* en 2022.

Pièces traduites en français : *Maman et moi et les hommes* (1998), traduction de Terje Sinding, Les Solitaires Intempestifs, 2000; *L'Ombre d'un garçon* (2003), traduction d'Éloi Recoing, inédite; *Homme sans but* (2005), traduction de Terje Sinding, L'Arche éditeur, 2007; *Jours souterrains* (2007), traduction de Terje Sinding, inédite; *Puis le silence* (2008), traduction de Terje Sinding, inédite; *Je disparaïs* (2011), traduction d'Éloi Recoing, L'Arche éditeur, 2011; *Rien de moi* (2013), traduction de Stéphane Braunschweig et Astrid Schenka, L'Arche éditeur, 2014; *Nous pour un moment*, suivi de *Moi proche* (2019), traduction de Stéphane Braunschweig et Astrid Schenka, L'Arche éditeur, 2019; *Jours de joie* (2021), traduction de Stéphane Braunschweig et Astrid Schenka, L'Arche éditeur, 2022.

Stéphane Braunschweig

Après des études de philosophie à l'École Normale Supérieure, il rejoint l'école du Théâtre National de Chaillot, dirigé par Antoine Vitez, et fonde sa compagnie, Le Théâtre-Machine, en 1988.

Directeur du Centre dramatique national d'Orléans (1993-1998), du Théâtre national de Strasbourg et de son école (2000-2008), puis du Théâtre national de la Colline (2010-2015), il a mis en scène des œuvres d'Eschyle, Sophocle, Shakespeare, Molière, Racine, Kleist, Büchner, Ibsen, Tchekhov, Wedekind, Pirandello, Brecht, Horváth, Beckett et d'auteurs contemporains tels qu'Hanoch Levin ou Arne Lygre.

À l'opéra, il a été invité notamment à la Scala de Milan, au Théâtre du Châtelet, à l'Opéra-Comique et au Théâtre des Champs-Élysées à Paris, au Festival d'Aix-en-Provence, à la Monnaie de Bruxelles, à la Fenice de Venise, à l'Opéra royal de Madrid, à la Staatsoper de Berlin, aux festivals d'Edimbourg et de Vienne ; il y a mis en scène des œuvres de Fénelon, Bartók, Beethoven, Dazzi, Janáček, Verdi, Mozart, Strauss, Berg, Wagner (*Le Ring*), Debussy, Schreker et Bellini. Il a mis en scène *Sonate d'Automne*, création mondiale de Sebastian Fagerlund, à l'opéra d'Helsinki en et récemment *Eugène Onéguine* de Tchaïkowski au Théâtre des Champs-Élysées.

Outre ses quelques soixante-dix mises en scène de théâtre et d'opéra, Stéphane Braunschweig (qui est également le scénographe de ses spectacles) a publié un recueil de textes et d'entretiens sur le théâtre intitulé *Petites portes, grands paysages* (Actes Sud, 2007), ainsi que ses propres traductions (de l'allemand, de l'anglais, de l'italien ou du norvégien) d'œuvres de Büchner, Kleist, Brecht, Shakespeare, Pirandello et Lygre.

En janvier 2016, Stéphane Braunschweig a été appelé à succéder à Luc Bondy à la direction de l'Odéon-Théâtre de l'Europe. Il y a mis en scène *Soudain l'été dernier* de Tennessee Williams, *Macbeth* de Shakespeare, *L'École des femmes* de Molière, *Nous pour un moment* d'Arne Lygre, *Iphigénie* de Racine, et dernièrement *Comme tu me veux* de Pirandello. Pendant cette période, il a également mis en scène *Britannicus* de Racine à la Comédie-Française, *Solness le Constructeur* de Ibsen au Théâtre national d'Oslo, et *Oncle Vanja* d'Anton Tchekhov au Théâtre des Nations de Moscou.



Calendrier

Création

16 septembre - 14 octobre 2022

Odéon-Théâtre de l'Europe, Paris 6e

En tournée 22 - 23

Inteferences Festival - Hungarian Theatre of Cluj, Roumanie - 25 novembre 2022

Centre dramatique national de Besançon Franche Comté - 11 & 12 janvier 2023

Disponible en tournée mars -avril 24

Conditions de tournée

19 personnes en tournée - dont 8 acteurs

Représentation à J+1

Démontage le lendemain de la dernière représentation

2 représentations minimum

Éléments scéniques

Dimensions du plateau :

ouverture minimum : 9 m

profondeur minimum : 9 m

dessous de scène : non

cintres : oui (mais adaptation sans cintres possible)

Budget sur demande

Contacts

Didier Juillard, directeur de la programmation

didier.juillard@theatre-odeon.fr / +33 (0)1 44 85 40 56 / +33 (0)6 08 47 73 32

Carole Benhamou, administratrice de production

carole.benhamou@theatre-odeon.fr / +33 (0)1 44 85 40 25 / +33 (0)6 66 64 57 37